

ÊTRE AU RENDEZ-VOUS DU « IL Y A »

Christian Dubois

"Je suis un peu dans l'embarras. Je me rends compte que plus j'essaie de vous décrire ou de théoriser ma clinique quotidienne avec de très, très jeunes enfants, dans un contexte parfois un peu différent, je crois, de celui dont Marie-Christine Laznik nous a parlé tout à l'heure - au sens où je reçois souvent des très jeunes enfants, des bébés, mais avec un des représentants du grand Autre, les parents, des mamans souvent, qui sont parfois, pas toutes bien sûr, mais parfois en grande difficulté psychiatrique et/ou psycho sociale. Et donc ça donne une clinique un peu particulière - donc je me rends compte que plus j'essaie de vous dire cette clinique, plus j'ai du mal à faire un exposé un peu "beau", un peu joli, un peu bien ficelé quoi. Et donc voilà, cela reste un peu épars...à l'image de cette clinique et de ce temps de la vie où le bébé s'introduit aux échanges symboliques avec son entourage.

Alors, j'ai rêvé, la nuit passée, que j'étais... c'était un peu la "foire", en belge, la fête foraine si vous voulez. J'étais donc sur un carrousel. J'avais éparpillé mes feuilles. Mes notes étaient un peu partout et vous étiez, vous, présents dans le nombreux public et vous deviez m'aider. J'attendais que vous m'aidiez à rassembler mes affaires.

Alors, j'espère que vous serez à la hauteur de l'événement !

Je vais vous proposer de partir de cette observation que je trouve fréquente, presque banale, que, privé de son Autre secourable, on va dire de sa mère, l'enfant tout petit se protège et retire, pour parler comme Freud, sa libido

d'objet en investissant le corps propre. Qu'est-ce que ça veut dire ? Eh bien, il me semble que selon le moment où il se trouve dans sa constitution psychique, la libido pourra être réinvestie soit sur les objets fantasmés, je parle de nouveau comme Freud, à la condition que ces objets fantasmés se soient constitués, soit s'ils ne le sont pas, pour beaucoup de raisons, c'est sur le réel du corps, voire sur son fonctionnement, que cette libido reflue. C'est au fond, une observation assez banale. Ça a été décrit vingt fois. C'est la "potentialité psychosomatique" du nouveau-né.

Alors, c'est en partant de là, que je vais essayer de vous dire comment, dans mon travail au quotidien, dans une institution qui s'appelle La Lice et qui reçoit en ambulatoire des bébés et leur(s) parent(s), j'essaie d'aider les enfants à constituer ces premières représentations.

On peut penser que la "nouvelle action psychique" dont parle Freud quand il dit que le "Moi doit subir un développement"¹, c'est je pense, une hypothèse de Lacan², cette action psychique, c'est le stade du miroir. Vous savez qu'en mars 54, Octave Mannoni vient discuter avec les gens du Séminaire et a proposé de dire qu'il doit y avoir un narcissisme, il ira même jusqu'à dire "ontologique", un narcissisme primaire ontologique. Je trouve que c'est une chose très très compliquée et bien embarrassante d'entifier comme ça cette notion de narcissisme primaire que pour ma part, j'emploie, mais que je n'aime pas beaucoup parce que je serais assez d'accord avec Jean Bergès pour dire que les jeunes bébés, les tout petits bébés, avant le stade dit du miroir, qui n'est pas vraiment un stade, mais une première confrontation au Un, ...qu'avant le stade dit du miroir, les bébés ne sont pas narcissiques du tout. C'est ce qui les rend évidemment, éminemment sympathiques d'ailleurs.

Ce qui les rend sympathiques, c'est que, quand on s'intéresse de très près à un nouveau-né, on remarque facilement que son appétence à aller au monde est très grande. Elle est certes très variable aussi d'un bébé à l'autre. On n'est pas tous les mêmes, c'est comme ça. Et donc, cette appétence est très grande et le monde "extérieur", l'autre, ça l'excite, ça l'excite beaucoup. Il y a quelques années de ça déjà, je vous avais cité Lacan qui dit, dans *Encore*³, qu'au fond, les bébés, avant qu'ils aient le langage, qu'il ne

1. S. Freud. *Pour introduire le narcissisme*. La vie sexuelle. p 84. PUF, Paris, 1962.

2. J. Lacan. *Séminaire 1. Les écrits techniques*. Leçons des 17 et 24/03/01954. Ed ALI, hors commerce.

3. J. Lacan. *Séminaire Encore*.

peut pas comprendre qu'on dise que le monde extérieur, ça n'existe pas pour eux. Ça les excite tellement.

Alors, ce qu'on voit surtout, quand on s'occupe de jeunes enfants, c'est que, lorsqu'on s'intéresse à eux, lorsqu'on leur parle, ils répondent, mais ils ne répondent pas du tout là où l'on attendait. Ça répond, mais pas toujours là où on croit, c'est-à-dire, par exemple, que tout leur corps se met en mouvement alors que vous pensiez qu'un geste suffirait ou une réponse vocale par exemple. Il y a une certaine immaturité neuro-développementale de l'enfant qui fait que tout son corps répond alors que vous le sollicitez par un ou deux canaux sensoriels.

Tout son corps répond d'une jouissance phallique et pas-toute phallique. Ça, c'est mon hypothèse. C'est un petit peu ce que je vais essayer de vous amener aussi. C'est-à-dire que j'avais, il y a quelques temps, écrit un texte qui s'appelait *Parler bêtement du langage*, en me référant justement à ce séminaire *Encore* où Lacan dit qu'on ne peut pas faire autrement que de parler "bêtement" du langage parce que ça vous vient avec cette affaire "infernale" de la Mère etc, etc ... Évidemment, le langage, ça se suce, ça s'ouït, ça se rythme, ça se "pizzicatille", ça se ... tout ce qu'on veut qui engage le corps. Le langage, lorsqu'on est doltoïen, on dit ça se « mamaïse ». Bon, bref, c'est-à-dire que les bébés sont capables de susciter chez les gens qui s'en occupent – et son Autre maternel - non seulement une langue, mais une langue qui porte des traces, des saveurs, des intonations, de la gestuelle, bref toute une série de choses qui font, en fait que la langue, elle est envahie de corps. Elle déborde de corps, la langue.

Alors, je vous propose que, si on doit parler bêtement du langage, on peut aussi parler du langage pas-tout bêtement. C'est-à-dire que, dans la façon dont un tout jeune enfant, dans la relative lenteur, le silence qu'il manifeste, dans son un intérêt qui va à ..., bien sûr il va essayer de prendre tout un tas de choses par le corps et en même temps on dirait qu'il va aller interroger, dans une relative lenteur, le monde au-delà de l'objet qui focalise son attention. Et d'ailleurs, focaliser n'est peut-être pas un très bon mot. Parce que, bien sûr il focalise, il tente de focaliser son attention sur quelqu'un ou quelque chose, mais des phénomènes d'ambiance entrent tout de suite en jeu... il suffirait qu'il y ait quelque chose qui passe pour que son attention parte, pour revenir par la suite. Bref, il va d'une attention très diffuse à une attention plus focalisée et d'une attention plus focalisée à une attention plus diffuse. Faites-moi confiance, je ne perds pas tout à fait le fil du narcissisme, mais je vais y revenir.

Entrer en interaction avec un tout petit, c'est donc chercher une syntonisation, une accordance avec lui. C'est aller vers lui, se laisser toucher, se laisser déplacer et se laisser surprendre par son activité corporelle hautement signifiante. En d'autres termes, je suis en train de vous dire que c'est lui le guide. Les bébés sont, je pense, les seuls êtres humains à être capables d'énonciations sans pouvoir être (encore) capables d'un énoncé. Si vous êtes sensibles à ça, vous serez alors sensibles à un quelque chose qui passe, à une énonciation, toujours corporelle, qui n'est rien d'autre que le lieu où le corps va commencer à s'iriser du signifiant. A ce moment-là, vous vous direz : "il s'est passé quelque chose". Le « il » avec un « il » impersonnel, un sujet acéphale. Il s'est passé quelque chose. En fait, vous pensiez lui dire quelque chose, en réalité vous ne savez pas ce qui, dans ce que vous lui avez dit, est passé. Vous voyez qu'il s'est passé quelque chose et ce que lui signifie, vous ne savez évidemment pas à quoi cela répond ou non, etc. Donc, "ça parle". Ça parle entre vous. Il y a une espèce de confusion entre émission et réception, ça parle.

Mais bien loin d'une fusion originaire, bien loin de ça, "ça" vous renvoie davantage à une altérité radicale. Vous ne savez même pas dans ce que vous lui avez dit ce qui est passé etc. Vous êtes plus confronté à une altérité radicale et la question de la fusion - ou ce qu'on a l'habitude de décrire comme une fusion "originaire" - vient là-dessus comme pour ne pas prendre la mesure de cette altérité radicale.

Et donc, il s'est passé quelque chose.

Le temps d'après, c'est : "Il y a".

Il y a quoi ?

C'est-à-dire que c'est un moment où, par votre truchement à vous, vous repérez quelque chose : Il y a. Vous ne savez pas encore trop qui il y a, ou ce qu'il y a mais "Il y a".

Et, c'est le moment où se met en jeu, en route cette dimension de l'Autre entre vous. Exactement ce même moment où se met en route cette dimension d'un sujet que vous supposez dans la même opération. Concomitamment.

Donc, je vous propose ceci : on va remplacer ce terme de narcissisme primaire par ce mouvement de l'Autre. L'Autre est essentiellement ce mouvement, ce rythme. Vous savez que, c'est en décembre 76, Alain Didier-Weill a fait une intervention absolument sublime et remarquable sur la pulsion invocante dans le Séminaire de Lacan⁴. Et il dit, au fond, quand

4. Alain Didier-Weill. in J. Lacan. *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Leçon du 21/12/1976. Ed ALI hors commerce

vous écoutez une musique, il ne dit pas une musique qui vous parle, mais une musique qui vous musique. C'est très intéressant parce qu'on voit bien que cette musique qui vous musique, elle s'adresse à vous au-delà de ce qu'elle vous parle. Quand vous écoutez une musique qui vous musique, vous êtes amenés à penser que finalement cette musique, elle fait lecture en vous d'une question que vous ignorez vous-mêmes. C'est pour ça que je parle de la mise en jeu de la dimension de l'Autre.

Une musique qui est donc l'antécédence d'une question que vous ignorez et d'ailleurs que vous ignorez toujours après avoir écouté la musique. Et alors, voilà, dira-t-il, le petit forçage qui est un forçage qui montre une racine un peu narcissique de l'amour, c'est que vous en venez à penser que ce qui était en vous comme question, l'auteur de la musique avait la même question, que votre désir et le désir de l'Autre, là, sont crochetés.

Vous remarquez, évidemment, que quand on y réfléchit, c'est parfaitement faux. C'est-à-dire que vous pouvez vous promener dans une exposition de peinture et en regardant une peinture qui vous touche, vous imaginer que ce qui vous a touché est la même chose que ce qui a poussé le peintre dans sa peinture. Mais il est facile de vérifier que c'est tout-à-fait faux. Ce n'est jamais comme ça mais c'est une tromperie qu'on appelle "narcissisme" et qui est un fondement de l'amour et du transfert.

Mais dans l'expérience répétée entre un jeune enfant, un bébé et une mère, tout à coup, la supposition est là : supposition qu'ils sont traversés par la même idée, la même question. Cette supposition est un crochetage, un nouage, un temps essentiel. "Elle m'entend".

En fait, je suis en train de vous dire que ces mouvements très bien décrits, notamment par Didier-Weill, entre l'actif, le passif, ce premier rythme-là, en fait, Freud, dans *Pulsions et destin des pulsions*⁵, y voit la racine de l'ambivalence... c'est-à-dire d'une première inscription signifiante. Ce passage de l'activité à la passivité, il parle d'ambivalence à ce moment-là. Il fait référence à Breuer. Eh bien, ce mouvement, ce rythme est porteur d'une subjectivation, à condition qu'il y ait une réponse de l'Autre et qu'il y ait quelque chose qui s'inscrive chez le bébé de cette réponse de l'Autre qui fait qu'il la prend pour lui et que sur base de ça, il va pouvoir, dans un autre temps, aller à l'Autre.

C'est nécessaire pour son développement, mais ça ne va pas de soi, la clinique nous le montre qu'il peut y avoir des ratages.

5. S. Freud. *Pulsion et destin des pulsions*. Œuvres complètes. p 178. PUF. Paris, 1988.

Il est remarquable que, dans ce temps de mise en route de la dimension de l'Autre, vous allez avoir un temps de stupeur. D'une certaine façon, il y a un indécidable. Un moment de vacillement. Vous avez repéré quelque chose. Il y a un Un. Vous êtes dans un indécidable : entre signifiante et sensorialité, y a-t-il bien eu quelque chose ? Premier temps.

Le deuxième temps, le temps du « Il y a », quelque chose devient signifiant, mais vous ne savez toujours pas de quoi, ça peut être signifiant. Ça peut être signifiant d'une chose ou de toute chose, du grand Autre. Il y a un enthousiasme selon la très belle expression de Didier-Weill. C'est lui qui parle d'enthousiasme.

Et puis, le troisième temps, c'est le temps de la jubilation. C'est le temps où ça renvoie à quelque chose d'autre. Ce qui est signifiant renvoie à un autre signifiant. C'est le temps de l'inscription. Je pense que, ce qu'on appelle communément le miroir, le stade du miroir, est le temps qui permet cette inscription. Je voudrais essayer d'expliquer pourquoi je pense comme ça.

Vous remarquerez qu'il n'y a pas du tout la même jouissance en jeu entre le « Il s'est passé quelque chose » ou le « Il y a » et puis ce temps d'inscription. Il y a comme un échange, je pense que Bergès dit : il y a l'abnégation maternelle. C'est par l'abnégation maternelle, dira-t-il, qu'elle troque la tentation de la jouissance Autre contre la jouissance phallique. Eh bien, effectivement, par ce temps de l'inscription, quelque chose se phallicise et s'inscrit comme tel.

Je vous propose donc d'envisager le miroir, non seulement dans son versant visuel, vocal, mais aussi dans un versant corporel. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'envisage par « corps » à ce moment-là ?

Je vous ai dit « corps », il faut l'envisager dans sa dimension sensorielle. Corps, dans sa dimension motrice, dans sa dimension de mouvement. Corps en tant qu'expression ou empreinte d'une "expérience de satisfaction".

Corps, expression en tension de quelque chose qui serait à la lisière du symbolisable.

Ce miroir est constitué par le tressage de ces trois dimensions du corps. Ce miroir-là ne reflète rien.

Il est entre effet de vibration et effet de résonance. Il laisse apercevoir quelque chose. Il est à la lisière de l'inscriptible. Il révèle une empreinte un peu brouillée de ce qui est inscrit et, en même temps, se dérobe à l'inscrip-

tion. Avec ce miroir corporel, je n'invente pas grand chose. Jean Bergès⁶ dit : *l'axe du corps, c'est le premier miroir pour l'enfant*. Je pense qu'il n'aurait pas objecté à ce que je rajoute qu'il s'agit en fait d'un dialogue entre l'axe du corps de la Mère, dans lequel est engagé toute sa particularité, toute sa subjectivité, je dirais toute sa psychopathologie, et l'axe du corps de l'enfant. Dans cette érotique, donc, il y a un moment où l'enfant se retourne. Dans son texte sur le stade du miroir, il en fait beaucoup cas, Lacan, l'enfant se retourne. Je pense qu'après, on va localiser la dimension du grand Autre. Je pense qu'on fait toujours une erreur quand on veut localiser la dimension du grand Autre. Dans le fait que l'enfant se retourne, vous voyez bien qu'il y a une allée-venue entre quelqu'un qui, à un moment donné, répond et puis lui l'enfant. Il y a là la dimension du grand Autre. La dimension de l'Autre, c'est vraiment la dimension du mouvement. Ce n'est pas une dimension statique. On ne peut pas la localiser.

Alors pourquoi est-il nécessaire que plusieurs dimensions à la frontière du sensoriel et de la signifiante se croisent pour qu'il y ait inscription ? Je pense que chaque dimension, chaque sémiotique, la voix, la sensorialité, le regard, le portage, le tonus, etc, ces sémiotiques ont toutes des logiques et des contraintes qui ne sont pas les mêmes. Ce qui échappe, d'une certaine façon, à la symbolisation dans l'une, n'est pas la même chose que ce qui échappe dans l'autre. Eh bien, le fait que ça se croise sur plusieurs dimensions, ça donne une dimension de profondeur, d'immensité à la représentation. Le trou dans l'une se met en perspective du trou dans l'autre et c'est le passage d'une logique à l'autre qui crée ce cham/réseau de l'Autre.

Je vais vous donner une illustration "opportuniste" puisqu'elle s'appuie sur ce que nous venons d'entendre aujourd'hui !

Marie-Christine Laznik n'a pas dit ça aujourd'hui, mais quand elle était venue à Bruxelles parler des Mères ou quand elle était venue à Bruxelles, peu après, à l'UCL, reparler de son travail, par deux fois, par les mouvements corporels qu'elle avait faits elle-même à l'égard du bébé ou à l'égard de la mère, elle disait : « Ne croyez pas que je prends toutes mes analysantes comme ça, que je les prends dans les bras. ». Elle avait parfaitement raison. Mais si tout son travail, à mon sens, n'avait pas été accompagné par une gestuelle qui reprenait autrement, c'est-à-dire par ces mouvements corporels la même chose, je pense que l'inscription de son travail n'aurait pas eu lieu.

6. J. Bergès. *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse*. p48. Erès. 2005.

Je ne sais pas pourquoi dans nos cercles nous avons tant de pudeur à évoquer que nos énonciations doivent engager le corps de l'analyste surtout si nous souhaitons nous adresser à ces strates pré spéculaires, l'archaïque dit-on.

Alors, à ce temps-là, je fais valoir par là, que c'est la multiplicité du Réel qui est en jeu à cette époque qu'on appelle du narcissisme primaire et que j'appelle de la mise en route des premières inscriptions dans l'Autre.

Je vous ai déjà cité un auteur chinois du XVII, que j'aime bien, Shitao, qui dit : « Je parle avec ma main. Tu écoutes avec tes yeux. Et nous nous comprenons, n'est-ce pas, en un seul sourire. ». Je pourrais vous citer Claudel, qui dit : « L'œil écoute ». Je pourrais vous citer Kandinsky, qui dit : « L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible. ». Je pourrais vous citer William Robb, un photographe contemporain, qui essaie de traquer un regard qui n'est pas le regard de quelque chose, un regard qui va à la fois à quelque chose et qui est à la fois intérieur. Je pourrais prendre des appuis mathématiques aussi.

C'est-à-dire que lalangue n'est jamais une. On ne peut pas dire « la lalangue ». Et de « lalangue à la langue », il y a l'intervention du Un du miroir qui est toujours, je crois, quelque chose qui vient un peu réduire. Il se passe quelque chose et vous dites : « Il s'est passé ça. ». C'est toujours un peu réducteur, mais c'est nécessaire pour venir faire tenir une inscription. Ce temps pré-spéculaire est une éthique du « dire », pas une éthique du « dit ». C'est une éthique du mouvement, pas une éthique de ce qui est institué. Il n'y a pas de concept, pas de Un. Rien n'est saisi, tout est intimé, tout est un peu fugace et il dépend de l'intelligence de l'Autre de venir soutenir quelque chose. Si vous ne soutenez rien, il ne s'est rien passé. Par exemple, le regard d'un tout petit ne regarde pas quelque chose sans rêverie, sans rêver ce "quelque chose". Il regarde l'objet proche - disons sa mère - et tout de suite il est aussi "ailleurs", dans l'immensité des cet ailleurs. Il ne regarde pas seulement sa mère mais aussi l'Autre maternel pour aussitôt revenir à elle etc. Bref cet aller-retour est un mouvement essentiel qui joue le "là/pas là", qui n'est pas la même chose qu'un regard autistique qui n'accroche pas - c'est même l'inverse -, et ce mouvement est "interrogation du Réel". Cette interrogation porte aussi sur des éléments symboliques et imaginaires qu'il reçoit à ce moment de la vie comme "provenant du Réel". Il regarde et puis, à un moment donné, vous voyez que son attention s'en va à quelque chose. Winnicott a fait un texte extraordinaire sur un enfant qui regarde une cuiller, par exemple. Il y a tout un travail clinique à faire. Vous mettez un objet un peu bizarre et il interroge le Réel. Donc ce regard,

il va à quelque chose, en même temps, il s'en décroche pour revenir. Ce mouvement-là est essentiel.

Dans la clinique que j'ai avec des enfants assez en difficulté et avec des mamans assez en difficulté, au fond, ce regard n'accroche pas ou quand il est accroché, il ne se décroche pas pour aller à l'Autre, pour revenir. Ce mouvement-là est cassé, n'a pas lieu. Il faut donc que le mouvement, en principe, joue de là à là. Alors, dans ma clinique, à la Lice, il y a un certain non-lieu de ces interactions précoces, je dirais. Donc, les mamans avec lesquelles je travaille et les bébés avec lesquels je travaille ont la plus grande difficulté à se laisser déplacer, à se laisser déconstruire, d'une certaine façon, ou surprendre par ce que fait leur enfant, pour ensuite aller rejoindre ce qui les a surpris pour ensuite construire plus avant. Oui, elles les aiment. Elles peuvent chanter. Elles peuvent faire des tas de choses, leur donner le bain, mais accepter d'être bousculées, débordées par l'activité du bébé et, à partir de cela, à partir de ce moment où elles sont débordées, déconstruites, aller le rejoindre et proposer de nouvelles métaphores, de nouvelles symbolisations... Elles ont le plus grand mal à faire ça. Pourquoi ?

Ça a à voir avec leurs difficultés à elles, leur psychopathologie. Parfois, je travaille avec des mamans très psychotiques. Parfois, je travaille avec des mamans très déprimées ou des femmes qui ont connu des carences précoces très sévères. Et donc, d'une certaine façon, elles viennent jouer le jeu de la belle image, jouer le jeu du miroir trop tôt. Et ce jeu de la belle image vient écraser cette dynamique. C'est un peu comme si elles voulaient jouer le jeu de la belle image avec un artiste contemporain. Le bébé étant celui qui est du côté de petites choses sur lesquelles il faut rebondir. Il ne faut pas écraser avec une belle image ou une idée toute faite ou trop construite. La clinique, donc, qu'on essaie de tenir à la Lice autour de ça est ce que j'appelle une clinique du multiple. C'est-à-dire qu'on essaie de faire dialoguer plusieurs dimensions langagières, même si certaines ont lieu dans des dimensions corporelles ou ne sont pas proprement verbales. Quand je dis plusieurs, c'est-à-dire qu'on travaille rarement seul. On travaille avec un bébé, une maman et, par exemple, une collègue infirmière et puis un "psy d'atelier"⁷. Rarement seul, parce que, l'idée de la Lice est de faire un dispositif – je suis très marqué par une idée d'Agamben qui dans un petit bouquin qui s'appelle *Qu'est-ce qu'un dispositif*⁸, soutient qu'au fond, le langage, c'est le dispositif essentiel – où ces premières traces, qui ont lieu

7. Dans notre vocabulaire, cette expression désigne des thérapeutes qui utilisent des médias.

8. G. Agamben. *Qu'est-ce qu'un dispositif* ? Ed. Rivages poche. 2007.

par exemple entre une maman et un enfant soutenus par un psychomotricien, si je les vois, je vais essayer de les nommer, de proposer des métaphores là-dessus, de leur proposer ce que j'ai vu ou leur proposer ce qui m'a échappé. Et, avec ces petits morceaux épars - comme je vous le disais pour commencer - ensemble, ces petits bouts d'inscription ensemble, au fur et à mesure du temps qui passe, un fil va se tresser. Cette clinique, est multiple parce que elle fait valoir les points que, en tant que psychanalyste par exemple, ou mon collègue psychomotricien, les points où on est en difficulté, où on est en détresse parce que le Réel de ce qui se passe ne répond pas à nos attentes. Eh bien, ce sont ces moments-là où le collègue, l'autre, vient un peu nous aider à dépasser, à proposer autre chose, de nouvelles métaphores, de nouvelles représentations pour faire tenir, à partir de ce moment déconstruit d'un enfant, quelque chose qui, après une autre chose, après une autre chose, après une autre chose, vient faire un peu tresse, fil.

Le pari étant que si ce fil finit par représenter l'enfant et son trajet dans sa prise en charge à La Lice, il a des chances de pouvoir le représenter aux yeux de sa mère et ... à ses propres yeux. C'est à dire de l'inscrire, avec son style, en tant que style, dans son Autre.

J'ai beaucoup d'exemples cliniques. Je pourrais vous en apporter, mais je ne peux le faire dans le temps qui m'est imparti aujourd'hui.

On m'a offert il n'y a pas longtemps le livre de Nancy Huston sur les Variations Goldberg. Quelqu'un d'attentionné m'a gentiment offert le livre il y a quelques jours. Je vais vous lire le quatrième de couverture de ce petit bouquin parce que ça dit quelque chose du travail qu'on fait à la Lice. « Si tu invitais trente personnes chez toi, des êtres que tu as aimés et que tu aimes pour t'écouter jouer au clavecin, pendant une heure et demi, les Variations Goldberg. Et si ce concert se déroulait comme un *Songe d'une nuit d'été*, c'est-à-dire si toi, Liliane, tu parvenais à faire vibrer ces trente personnes autant que la variation, chacune à un diapason différent, peut-être alors, tous les fragments de musique s'aligneraient-ils enfin, dans une même coulée et cela s'appellerait "Les Variations Goldberg, romance. », c'est-à-dire le livre. Eh bien, c'est ça qu'on essaie de faire. Alors, évidemment, on n'est pas toujours aussi doué, ce n'est pas ça la question. La question de la valeur de ce qui est produit n'est pas en cause. Ce qui est important, la valeur psychique de cette affaire, c'est que, sur base de petites choses qui apparaissent dans les interactions entre un enfant et sa mère, quelqu'un d'autre, les repérant, vient en parler à quelqu'un d'autre qui ne

les a pas forcément repérées, vient mettre en œuvre "autre chose". Il y a ce fil qui se tresse. Et c'est ça qui permet qu'un enfant inscrive en lui ces premières représentations, ces objets fantasmés, (dès lors on pourrait écrire ses objets fantasmés), ces/ses expériences de satisfaction. Cette inscription-là, va s'opérer à partir de répétitions : de séance en séance, quelque chose va être répété dans le sens d'un « ça va consister ».

Je pense c'est une mise en œuvre du miroir, qui fait que quelque chose de ces premières traces d'expérience de satisfaction ne va pas purement tomber, mais être mise en série.

Catherine Ferron : "Vous êtes cinq personnes en même temps ?

Christian Dubois — oui.

Catherine Ferron — D'accord. Donc le fil qui se tisse, se tisse entre vous en séance ?

Christian Dubois — oui, bien sûr.

Catherine Ferron — Vous vous laissez la parole. Quelque chose se passe entre vous. Et le parent est là aussi ?

Christian Dubois — oui, bien sûr.

Catherine Ferron — Et donc le parent peut lui aussi dire quelque chose ?

Christian Dubois — oui, bien sûr.

Catherine Ferron — Il peut être d'accord ou pas d'accord ?

Christian Dubois — oui, ça ne se passe pas tout à fait comme ça, mais oui, il peut être d'accord ou pas d'accord. Il peut faire d'ailleurs des tas d'autres choses à part être d'accord ou pas d'accord. "

Par exemple, un tout jeune enfant, cinq mois, est avec une maman, je dirais c'est une SDF un peu sédentarisée. Cet enfant est très différent quand il est chez lui à la maison, avec elle, que quand il est chez nous. Quand il est chez nous, à la Lice, il est sapé comme un petit prince et il est vraiment tout mignon, tout phallicisé, mais de façon trop précoce, de façon un peu artificielle.

En réalité, quand il est chez lui, il fait très froid. En fait, cette femme a trois enfants, ses deux chiens et son enfant. Je ne dis pas ça pour rire, mais parce que c'est vrai. Je dis ça parce qu'il y a quelque chose qui s'est vraiment constitué de la sorte pour elle. Alors, comme il fait très froid, sale, c'est très compliqué. Et donc, qu'est-ce qu'on fait quand on a très froid ? On ne fait rien. On reste dans un même lit, ensemble, et on attend que le temps passe. Donc, là, cet enfant, il est vraiment un chiffon. Et il accepte ça sans broncher, elle aussi d'ailleurs.

Ça, c'est un exemple extrême, mais on voit bien que la dimension de "jouer la phallicisation", elle vient se reposer sur rien. Ce n'est pas sur des traces, sur des expériences comme ça que, tout à coup, quelque chose devient beau et phallicisable. C'est une phallicisation qui vient écraser, se reposer sur pas grand chose. En séance, on va travailler à la fois chez elle et à la fois chez nous. On va travailler, avec elle et avec lui à ce que certaines traces se constituent à partir de là. Comme on va partir de là, j'ai une collègue, infirmière, qui, comme femme, va se permettre de toucher un peu le bébé, un peu la maman : « Comment est-ce que vous vous mettez ? ». Enfin, il y a un jeu qui se passe entre eux. Moi, je suis là dans ces moments-là. Non seulement je le note, mais j'en parle. Je fais parfois un peu le "bête", je dis « Ah, oh, est-ce que tu as vu ça ? ». Et alors, on espère que ces moments-là vont donc s'inscrire dans notre travail et on va les retrouver. Alors, quand on les retrouve chez nous, qu'il est sapé comme un petit prince, il n'est pas plus vivant. Mais sur base de ce qui s'est passé dans un autre endroit, on va recommencer à travailler. C'est le fil de ce qui se tresse entre tous ces moments-là, notre travail. On est plusieurs, parce que je pense qu'il faut pouvoir, à un certain moment, tenir une place Autre, par rapport aux interactions. Si on ne la voit pas, il y a beaucoup de chances que ça ne tienne pas. En termes plus analytiques, si on ne joue pas le jeu du miroir, ça ne s'inscrit pas. Si on le joue trop tôt, cela ne va pas. Si on joue le jeu du miroir, en se reposant sur des expériences pré spéculaires là cela va s'inscrire entre nous et, on espère aussi, entre eux. C'est entre eux qui compte. Et c'est cette suppléance-là, qu'on offre pendant le temps qu'il faut, en espérant, pour reprendre le texte sur la dénégation de Freud, qu'elle va être le trait suffisamment bon pour que quelque chose soit admis comme représentation.

Bernard Vandermerch : " On a l'impression aussi que de par la diversité des intervenants, par leur dialogue entre eux, que vous ouvrez une dimension de l'Autre qui ne serait pas trop univoque, où cet enfant serait simplement une sorte de projection narcissique de la mère, très univoque, dans sa petite culotte parfaite. Ce dialogue ouvre une dimension de Che voi ?. Peut-être, me semble-t-il, il y a aussi l'ouverture à cette dimension-là.

Christian Dubois — Je te remercie de dire ça. Une autre idée, c'est effectivement de présenter à l'enfant et à la mère un Autre qui peut faire avec ses manques, qui peut faire avec ce qu'il n'a pas vu, ce qu'il n'a pas compris. Ce n'est pas un idéal d'Autre qu'on essaie de présenter, pas du tout.

Catherine Ferron — Et quel âge ont-ils, ces premiers bébés ?

Christian Dubois — Celui-ci, il a cinq mois, mais il pourrait avoir cinq jours.

Catherine Ferron — Et est-ce que tu as dans l'esprit ce qui disaient Freud et Bergès justement sur l'attention, quand tu parlais de l'attention tout à l'heure, les contingents constants et les contingents inconstants de l'attention de l'enfant, du bébé ?

Christian Dubois — Je l'espère. En tous cas, ce que j'ai à l'esprit en en parlant aujourd'hui, c'est de faire valoir le mouvement. Lorsqu'il vise quelqu'un, il joue le jeu de « là/pas là », il joue le jeu de la présence et de l'absence. Dans ce moment d'être attentif à quelque chose et puis plus et puis à nouveau et puis plus. De le repérer, ça permet aussi de le faire valoir à la maman, qui d'ailleurs, elle aussi, est prise par des mouvements de « là/pas là ». Par exemple, pour cette femme dont je dis qu'elle est une SDF sédentarisée, la question de la présence précoce est une question très compliquée pour elle. Si elle a trois enfants dont deux chiens, c'est parce qu'elle, dans son enfance aussi, elle a eu un chien qui a compté, je ne dirais pas comme grand Autre, mais quand même un peu. Donc, il y a quelque chose qui va venir se rejouer là-dedans. Et donc, la question du contingent stable et puis la question de ce qu'il ne l'est pas, ce n'est pas simplement pour distinguer ce qui est de l'ordre du moi ou du non-moi. Ce n'est pas simplement ça. C'est que quelque chose va s'inscrire comme existant, malgré une variation. Ça, c'est essentiel."